

PREMIÈRE PARTIE

LE SITE ET SON HISTOIRE

## CHAPITRE PREMIER

### VILLEROY

Mennecy doit son appellation, croit-on, à une tribu juive du nom de Mannassé, qui s'installa en ces lieux, dans des temps très reculés. Mannassé devenant Mennecy par déformation au cours des âges.

L'abbé Lebœuf, qui est le principal historien des Villeroys pense que le lieu de « Villeroys » à côté duquel existait le village, a été la *Goddinga Villa*, endroit où les moines de l'abbaye de Saint-Denis vinrent trouver Charlemagne pour obtenir un diplôme en faveur de leur monastère. Le premier vestige qu'on en trouve à la chambre des comptes est de l'an 1364. On y lit que le Roy donna à Raimond de Mareuil le domaine en question et que ce Raimond de Mareuil le transporta le 19 avril 1364 au prince de Galles fils du Roy d'Angleterre.

Dans le milieu du siècle suivant, en conséquence de la jouissance qu'avoit eu le prince de Galles, de cette seigneurie, on lui avoit donné le nom de « courtil aux Gallois » (« courtil » est un vieux terme signifiant « jardin », il est encore usité dans certaines provinces, notamment en Normandie).

On ignore à quelle date précise ce domaine revint en des mains françaises, ce fut sans doute à une époque voisine du retour de Charles VII dans sa capitale. Il reste là, en tout cas, une large lacune, car après cette mainmise de l'étranger, les noms de ses divers possesseurs restent inconnus jusqu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle.

C'est Jean Le Gendre, seigneur de Villeroys, qui est cité comme le premier d'une longue liste de propriétaires de ce nom, transmettant ce lieu par héritage pendant trois siècles, que seule la guillotiné interrompra en 1794. De cette illustre lignée dont

l'extraction est cependant modeste, puisque issue d'une « famille de marchands de marée anoblis par les charges publiques », le plus ancien connu est Richard Neufville de Dieppe, vendeur de poisson de mer, qui épousa Simonne de Gisors et mourut le 18 février 1401. Son fils Nicolas continua le commerce de marée de son père. Il devint échevin de la ville de Paris et, d'après une ordonnance de Charles V, sa fonction lui conféra la noblesse transmissible. Le fils de ce dernier, Simon, vendit aussi du poisson et fut élu également échevin.

Celui des Neufville qu'on désigna comme premier du nom de Nicolas mourut en 1549, alors que le domaine de Villeroy avait été acquis par cette famille en 1524.

Le plus célèbre de tous est incontestablement Nicolas IV de Neufville, seigneur de Villeroy, né en 1543, qui fut le premier secrétaire d'État des rois Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII. Philippe Erlanger dans son ouvrage consacré à Henri III dit que le collaborateur le plus précieux, le plus aimé d'Henri est son secrétaire particulier, Villeroy. L'un de ses anciens historiographes, le R. Dom Morau, dit : « La France qui n'a jamais été stérile en la production des hommes de ceste science n'en a point veu qui ayt commencé la profession plus tost et l'ayt exercée plus longuement que M. de Villeroy et si ce dernier acte de la vie, le désir de joindre à l'Éternité, luy a permis de penser au monde, je ne doute point qu'il n'ay resseny ceste consolation qu'il ne laissoit rien après luy qui eust servy le Roy et l'Etat, plus de temps avec plus de créance, ny eu de plus grandes occasions que luy (qui est admiré de tous ne peut estre en sa profession comparé à personne. Il faut estre monté bien haut pour atteindre à des qualitez si relevées).

» Il a servy cinq rois, a travaillé cinquante-six ans, en a vescu soixante et quatorze, a veu la fin des guerres estrangères, le commencement des civiles, les espérances et les faveurs croistres, monter et descendre. »

Il est dit dans l'ouvrage de M. Aymé Darblay que son père, Nicolas III de Neufville, put voir avant sa mort, car il ne s'éteignit qu'en 1598, à l'âge de quatre-vingt-six ans, la merveilleuse élévation de sa maison à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle.

Et toujours nous référant au livre de M. Aymé Darblay, le château de Villeroy a été construit, d'après l'historien M. Palustre, par Nicolas de Neufville, troisième du nom, seigneur de Villeroy,

ainsi que l'indique le buste de François II installé à la place d'honneur, au centre de la façade principale. Les travaux durent être terminés en 1559 ou 1560. C'est son fils Nicolas IV qui en fut le premier occupant.

Malgré les vertus et les grands mérites de son père, Nicolas IV fut le vrai fondateur de l'illustre maison des Villeroy. A peine âgé de dix-sept ans, il avait épousé le 17 juin 1559, Madeleine de l'Aubespine. Grâce à ses merveilleuses dispositions naturelles, il avait su, dès ses débuts, se faire une place importante comme diplomate. Ainsi, en Espagne en 1559, à Rome, en Écosse, en Allemagne auprès de Philippe II, de Marie Stuart et de Maximilien II, partout on le voit réussir dans ses missions. Par contre, attiré vers les ligueurs, par son fils unique Charles d'Alincourt, très attaché au parti de la Réforme, il donna asile dans son château de Villeroy, aux partisans de la religion réformée que comptait alors Corbeil, et cela lui valut d'être suspect à une partie de l'entourage d'Henri III. Mais en définitive, il devint aux yeux du Roi, l'homme nécessaire pour composer avec la Ligue victorieuse, quoique son rôle de négociateur le fit mal voir.

La *Satire Ménippée*, parue en 1593, nous en fournit la preuve. Sa première édition le déclare « vendu à Philippe II », alors qu'il n'en était rien bien sûr ; l'hostilité de Sully le desservit grandement ; cependant Henri IV lui conserva son estime et lui garda sa charge de secrétaire d'État.

Il eut la joie de voir en 1617 l'établissement de son petit-fils, le marquis Nicolas de Neufville, par son mariage avec la fille du maréchal de Créqui, petite-fille du connétable de Lesdiguières, qui le mit dès l'abord dans une haute situation. Il s'éteignit quelques mois après, le 12 décembre 1617, et fut inhumé dans l'église de Magny-en-Vexin.

Son fils Charles, né en 1560 (cette date n'est pas très sûre), ayant pris le titre de marquis d'Alincourt et de Villeroy, entra dans la carrière des armes et servit sous Joyeuse. Il devint gouverneur de Pontoise, puis, en 1600, le Roi le nomma ambassadeur à Rome, où il négocia le mariage de Marie de Médicis avec Henri IV. Enfin il devint gouverneur de Lyon et y mourut le 17 janvier 1642.

Le fils aîné de Charles d'Alincourt : Nicolas V de Neufville, né le 18 octobre 1598, reçut une éducation toute militaire ; il fut choisi comme enfant d'honneur pour le jeune Roi Louis XIII par la Régente et fut élevé auprès de lui. Ce fut en sa faveur que

son grand-père obtint en 1615 que la châtelainie de Villeroy fût érigée en marquisat. A dix-huit ans, il leva en son nom un régiment d'infanterie et fit campagne au Piémont, puis participa à la campagne contre les Huguenots révoltés ; on le voit au siège de Montauban, en 1621, à la tête d'un corps de 6 000 hommes sur les 15 000 que comptait toute l'armée royale. Nommé connétable le 22 juillet 1622, il était le bras droit du jeune Souverain. Il fut le 13 août 1624 investi de la charge de Maréchal des Camps et Armées du Roi. Il prit part au long siège de La Rochelle du 16 novembre 1627 au 28 octobre 1628. Louis XIII désirant commencer cette campagne plus tôt, comme l'eût voulu son ministre le cardinal de Richelieu, fut retenu par la fièvre à Villeroy, fièvre qui commença à le prendre à Sainte-Geneviève-des-Bois. Cette fièvre, comme nous le dit du Breul, « estoit malicieuse, comme elle continuoit, elle faisoit désespérer de la sancté du Roy, qui demeura pour ce sujet alicté au dit Villeroy tout le mois de juillet et la plus grande partie de celui d'août 1627, sur la fin duquel Sa Majesté commença à se bien porter, et quelques jours après Sa dite Majesté partit pour La Rochelle, sur l'avis qu'elle eust que les Anglois avoient surpris l'Isle de Ré, le vingt deuxiesme juillet ». En réalité, Louis XIII séjourna à Villeroy du 29 juin au 18 août, soit cinquante jours.

En 1646, Nicolas V de Villeroy fut choisi par la Reine régente Anne d'Autriche comme gouverneur du jeune Roi et, le 20 octobre de cette même année, il fut nommé maréchal de France à l'âge de quarante-huit ans. Créé par lettre du 27 février 1651 conseiller d'honneur au Parlement de Paris, il voit son marquisat de Villeroy érigé en duché pairie par lettres d'érection au mois de septembre 1651. Le nouveau duc et pair était nommé le 15 septembre 1661 chef du Conseil Royal des Finances. Saint-Simon cite de lui un trait amusant, en ces termes : « Le vieux maréchal de Villeroy, grand routier de la Cour, disoit plaisamment qu'il falloit tenir le pot de chambre aux ministres tant qu'ils étoient en puissance et de le leur renverser sur la tête sitôt qu'on s'apercevoit que le pied commençoit à leur glisser. »

Il s'éteignit à Paris le 28 novembre 1685 dans sa quatre-vingt-huitième année, mais fut enterré dans l'église des Carmélites de Lyon.

Son fils François de Neufville, duc de Villeroy, né à Paris le 7 avril 1644, épousa, le 28 mars 1662, Marie-Marguerite de

## MENNECY

Cossé-Brissac, et embrassa comme son père la carrière des armes. Nommé pair de France, il sert sous Condé, en 1672, et sous Turenne, en 1674. Lieutenant général le 25 février 1677, il est nommé maréchal de France le 27 mars 1693. Commandant de l'Armée d'Italie en 1701, avec Catinat, il fait la campagne de Flandre en 1703 ; est nommé gouverneur du Lyonnais en 1706, chef du Conseil Royal des Finances le 2 septembre 1714 ; ministre d'État la même année ; gouverneur du Roi Louis XV le 1<sup>er</sup> avril 1716, et membre du Conseil de Régence par testament secret de Louis XIV. Il meurt à Paris le 18 juillet 1730.

Son fils Nicolas de Neufville, marquis d'Alincourt, duc de Villeroy, né à Paris le 25 décembre 1663, épouse le 23 avril 1694, Marguerite Le Tellier de Louvois. Il entre dans l'armée comme son père. Nommé pair de France, il est fait maréchal de camp en 1696, lieutenant général des Armées le 13 septembre 1702. Il fait quelques campagnes en Flandre et en Italie ; est nommé en 1712 gouverneur du Lyonnais, Forez et Beaujolais. Il meurt à Paris le 22 avril 1734.

Louis-François-Anne de Neufville, duc de Retz, duc de Villeroy, né le 13 octobre 1695, fils du précédent, épouse le 15 avril 1716 Marie-Reine de Montmorency-Luxembourg. Nommé pair de France, il succéda en 1722 aux honneurs de son père. Brigadier des Armées le 7 mars 1734, maréchal de camp le 1<sup>er</sup> mars 1738, il devint comme son père gouverneur du Lyonnais, Forez et Beaujolais. Il décéda à Paris le 22 mars 1766, ne laissant pas de descendance.

Son frère François-Camille de Neufville, duc d'Alincourt, baron de Saint-Marc et du Marais, épousa le 4 septembre 1720 Marie-Joseph de Boufflers. Lieutenant du Roi, il fait la campagne de Hongrie en 1717, est nommé « Mestre du Camp du régiment de Villeroy-Cavalerie » le 15 mars 1718, obtient un brevet de duc le 20 septembre 1729. Il meurt de la petite vérole à Paris le 26 décembre 1732.

Le fils de François-Camille : Gabriel-Louis-François de Neufville, comte du Sault, marquis, puis duc de Villeroy, né à Paris le 8 octobre 1731, épouse le 13 janvier 1747, Jeanne-Louise-Constance d'Aumont de Villequier. Il entre aussi dans l'armée : lieutenant général des Armées le 5 décembre 1781, il devient maréchal des Camps et Armées du Roi. Il meurt à Paris sur l'échafaud révolutionnaire le 28 avril 1794.

## MENNECY

Les héritières de Gabriel-Louis-François de Neufville ont été :

1<sup>o</sup> Marie-Anne-Thérèse-Philippine de Montmorency, veuve de Charles-Joseph de Boufflers ;

2<sup>o</sup> Marie-Louise de Boufflers, veuve de Louis d'Astorg-Roquépine ;

3<sup>o</sup> Marie-Joséphine d'Aubigné, femme séparée avant la loi du divorce d'Hippolyte-Jean-René de Toulangeon.

Il n'est pas mentionné que ces personnes aient laissé une descendance.

Ces héritières du dernier duc ne recueillirent le domaine de Villeroy qu'assez tard, la propriété ayant été pendant quelque temps domaine national. Elles le vendirent le 25 vendémiaire an V (16 octobre 1796) à M. Antoine-François-Pierre Lafontaine-Grandcourt.

M. Pierre Boignes achète le domaine le 4 août 1804. M. Louis-Auguste de Maupeou s'en rend acquéreur le 6 janvier 1827, le vend le 9 avril 1840 à M. Prosper-Marie Hibon de Frohen, et M. Paul Darblay l'achète en 1890 ; il reste propriété de la famille Darblay jusqu'en 1971. La ville de Mennecy en devient propriétaire par donation de la Société Levitt en 1972.

Après avoir renseigné le lecteur sur les occupants de ce magnifique domaine, il convient d'en faire la description et, tout d'abord, je donnerai celle que j'ai puisée dans l'ouvrage du R. Dom Morau, *L'Histoire du Gastinois*, qui date du XVII<sup>e</sup> siècle :

« Villeroy est un des beaux lieux de tout le Gastinois à deux lieues de Corbeil, il y a deux grands corps de logis, l'un appelé la basse cour, où sont les offices et les escuries, puis le chateau qui est composé de belles salles, galeries et chambres richement garnies, entre lesquelles sont les chambres du Roy et de la Royne : s'y void aussi une très belle chappelle. Au delà du chateau sont les jardins de plaisance où se voient de belles fontaines, puis un bois fait en allees dans lesquelles se voyent de beaux cabinets de verre et de peintures excellentes, puis un très beau pallemaille et une longue garenne.

» Cette maison appartenoit à feu M. de Villeroy, premier secrétaire d'Etat, personnage fort célèbre pour son expérience grande aux affaires d'Etat, une partie de sa vie et de ses loüanges se void dans un discours qui s'est fait, lequel pour estre plein de belles remarques d'Etat. »

## MENNECY

C'est une description assez succincte, celle qui va suivre est beaucoup plus complète ; elle est extraite d'un manuscrit de la bibliothèque Barberini de Rome, cité par Palustre dans son livre, édité en 1881, *La Renaissance en France* :

« On entre dans le château (mais de côté) par une grande cour que termine une porte cochère, après laquelle commence une autre cour avec deux ailes : l'aile droite forme une galerie ou loggia dans laquelle sont trois ou quatre statues modernes, la gauche contient quelques pièces pour le service de la cuisine et pour le logement des gens de basse condition. Sur le devant est l'appartement du maître fait à la manière de France ; on y monte par quelques degrés et on y entre par une porte au fronton de laquelle sont trois bustes de bronze : à droite la reine Catherine de Médicis, à gauche Henri II et au milieu François II. L'habitation est assez commode et en outre il y a une autre galerie formant une aile sur le jardin qui suit immédiatement. De la susdite habitation on passe au jardin par un pont-levis ; le carré du dit jardin est tout entouré d'un treillage en espalier, qui, pour plus grande solidité est fait en fer.

» L'entrée se trouve sur le côté Est.-E.-Nord du château, elle est entourée par de profonds fossés sur lesquels s'abaisse un large pont-levis défendu par deux petites tourelles crénelées. Ce pont-levis relie seul la cour intérieure avec le pourtour du château. »

Avec du Breul, on nous entretient de la longue galerie qui fait suite dans le jardin vers le couchant :

« Cette galerie évidemment très ajourée au midi, mais fort étroite, offre aux yeux un mur presque aveugle. Cette galerie dont nous avons retrouvé les fondations, devait s'étendre jusqu'à trente mètres environ du château et n'avait que 5,60 m de largeur, épaisseur des murs comprise. On ne voit pas comment cette galerie communiquait avec le château. C'était par le pavillon méridional, franchissant le fossé du petit pont-levis.

» Le supplément de du Breul nous l'apprend formellement ainsi qu'on va le voir. Cet écrivain, en 1639, tient à bon droit fort peu de compte du petit village où sont fort peu de maisons, mais relate avec de nombreux et intéressants détails la demeure seigneuriale :

» C'este maison est une des plus belles qui soient gueres en France pour un particulier, aussi tous les Estrangers qui viennent

à Paris ne s'en retournent gueres en leur païs sans voir la maison de Villeroy, qui est le chemin pour aller à Fontainebleau. On entre en icelle au travers d'une grande basse court, dans laquelle sont tous les offices nécessaires à une grande maison, comme escuries, sceliers, chambres et demeures des officiers. De ceste cour on entre par une porte dans une autre cour spatieuse, environnée de plusieurs logements très-bien bastis et entretenus. Là se voyent de grandes sales, galeries, cabinets par bas, embellis de tableaux et de riches peintures ; au dessus sont les chambres et cabinets du Roy et de la Roynie, dont les lambris sont tous dorez, avec des cheminées des plus belles qui se voyent, le tout très richement meublé. Après desquelles chambres, une allée au milieu, est la chapelle faite de menuiserie toute dorez. L'autel embelli de piliers et festons dorez et un grand tableau au milieu ; après ces chambres s'en voyent encores plusieurs autres tres belles et meublées où l'on couche ordinairement ; à costé de toutes ces chambres est une haute galerie fort longue dont les lambris et les bois des fenestres sont tous dorez ; en icelle galerie se voyent quantité de tres beaux et riches tableaux où sont représentez plusieurs princes d'une tres rare invention. En sortant de ce lieu, on entre dans un jardin médiocrement grand, enrichy de beaux parterres, fontaines, carreaux, bordures cyprès et autres arbres de parade. De là on entre dans le grand et spatieux jardin où sont un grand nombre de longues allées couvertes d'arbres de fustaye, et au rencontre des allées se voyent de très agréables cabinets faits de beaux bois et de verres avec de belles tables de marbre et des sièges ; au bout de ce jardin est un paillemail fort long et large, couvert d'arbres des deux costez qui est chose grandement belle à voir ; parmi ces allées sont quantité de belles statues faites de marbre et d'albastre et plusieurs bassins qui reçoivent les eaux des fontaines ; après ce grand jardin clos de murailles de tous cotez, est une grande garenne ou parc où l'on peut s'exercer au plaisir de la chasse aux lievres et aux lapins qui y sont en abondance. »

Il y a un peu de redites dans ces explications, mais il était bon, je crois, de les donner dans leur intégralité, certains détails expliqués par Palustre étant absents dans l'énoncé de du Breul.

Il est aussi bon de signaler que, lors des guerres civiles, le château de Villeroy fut mis à sac, probablement en 1591, et fort heureusement la si belle cheminée due au ciseau de Germain Pilon échappa aux mutilations des ligueurs et des bandes espagnoles

## MENNECY

leurs alliées, comme elle eut aussi la chance de n'être pas détruite par les bandes noires de la Révolution ; elle fut transportée par Lenoir au Musée des Monuments français, rue des Petits-Augustins, ainsi que le dit Palustre en 1881.

Le château de Villeroy a été détruit à une époque que nous pouvons fixer à 1811 ou 1812, alors que M. Boignes Pierre en était propriétaire, puisqu'il l'avait acquis en 1804 de M. Antoine Lafontaine-Grandcourt. Des minutes de l'étude de M<sup>e</sup> Gilles, notaire à Mennechy, nous avons appris qu'une vente de matériaux provenant de la démolition du château a eu lieu le 3 octobre 1813, pour en débarrasser le parc où ils étaient entreposés dès avant le 28 août 1812.

Il semble que la démolition du château a été faite suivant un plan bien établi par la fameuse « bande noire » qui avait mission de détruire tout ce qui pouvait rappeler le passé tant abhorré. Dulaure dans son *Histoire des environs de Paris*, éditée en 1829, le dit en ces termes : « la bande noire acheta le château de Villeroy pour le détruire », et cela est confirmé par l'historien Léon Gozlan dans son ouvrage *Les Châteaux de France*, édité en 1856, qui dit que la « bande noire » détruisit le château et que les pierres furent utilisées pour la construction de la papeterie d'Écharçon. Enfin Georges Pillement fortifie cette thèse en disant dans son récent livre *Les environs de Paris*, édité en 1968, que la « bande noire » est responsable de la destruction.

De toutes ces affirmations nous pouvons déduire que le sieur Pierre Boignes, qui n'habitait pas le château puisqu'il avait son domicile à Paris, 9, rue Neuve-Saint-Gilles, faisait partie de cette « bande noire » et qu'il a agi suivant les instructions qui lui ont été données.

Les murs du parc n'enferment plus que les très belles allées bordées, certaines, d'arbres comme les séquoias témoins des splendeurs d'antan, deux corps de bâtiments, dépendances de l'ancien château ; les douves, orangeries, cours d'honneur avec leurs pavillons et leurs grilles ont disparu sans laisser plus de vestiges que la fabrique de pâte tendre dont les charmantes productions seules ont survécu chez les collectionneurs.